

jamais flâneur en chef. Sans flatterie, bonne dame, vous avez la tête dure, vous me faites regretter la jolie demoiselle d'autrfois. Mais je me sauve.

*La maman.*—Revenez donc, impudent, insolent, reprenez votre papier ; je ne veux pas de votre Fantasque, je vais le jeter dans la rue.

*La jeune et jolie demoiselle.*—Oh maman !

*La maman.*—Comment vous étiez là, mademoiselle ! contre mes ordres ?

*La jeune et jolie demoiselle.*—J'ai tort, maman, je l'avoue, je vous demande excuse, mais il ne s'agit pas de cela à présent, vous me gronderez après comme je le mérite, je ne demande pas grâce pour moi, mais pour ce petit journal qui m'amusait tant, et que vous aimiez vous-même à m'entendre lire quelquefois.

*La maman.*—Tout cela est bel et bon ; mais ce petit garçon là est un véritable insolent qui m'a mise malgré moi toute en colère. Les propriétaires ne devraient pas employer de petites canailles de cette sorte ; je ne veux pas qu'il approche de la porte ; c'est un mal élevé.

*La jeune et jolie demoiselle.*—C'est vrai, maman, vous avez raison ; en vérité c'est dommage car il est assez aimable ce petit bonhomme là. Mais, maman, nous allons continuer à prendre ce journal, n'est-ce pas ?

*La maman.*—Non, non, c'est du tems et de l'argent perdu. Vous le lisez, le relisez et ne travaillez plus dès qu'il est arrivé. D'ailleurs, je ne l'aime pas ; il n'y a rien de drôle là dedans ; on n'y trouve pas seulement les morts ni même les naissances ; à quoi peut donc servir une gazette comme ça.

*La jeune et jolie demoiselle.*—Je vois maman que le vilain petit garnement vous a fâchée et que vous passez votre légère humeur sur la feuille qui n'en peut mais. Vous l'aimiez pourtant autrefois. D'ailleurs, maman, il est trop tard à présent : vous êtes obligée de le prendre puisque vous avez reçu le premier numéro. C'est la loi. Vous savez qu'il y a un journal qui ne s'est trouvé des abonnés que par ce moyen-là.

*La maman.*—Allons, allons si c'est la loi, il faut bien en passer par là, pour cette année ; mais l'an prochain c'est fini je n'en veux plus, et si je le reçois encore ce n'est qu'à condition que tu me le liras aussitôt qu'il arrivera, au lieu de le dévorer des yeux comme tu faisais auparavant, ce qui m'impatientait beaucoup si tu t'en souviens.

Et la jeune et jolie demoiselle qui sans avoir étudié le droit tel que l'ont fait les règles de pratique, avait découvert que tous les moyens sont bons dès qu'on réussit, et plaida, gagna notre bonne cause. Nous l'en remercions ; de plus nous prions nos lecteurs et qui de droit de lui pardonner son petit mensonge en considération du motif ; une bonne action doit faire oublier un petit péché.

Nous ne suivrons pas notre gamin dans chaque maison où il reçoit accueil jovial et félicitations ; ce serait une course trop longue par les chemins qu'il fait ; nous donnerons pourtant quelques esquisses afin de faire juger des autres scènes. Par exemple nous ne dirons rien d'un docteur ignoré ni d'un avocat ignorant ; en faisant effacer leur nom de la liste ils nous font jouer à *qui perd gagne*. Passons.

Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

*Une grosse voix.*—Eh bien ! ch ! bien ! Qu'est-ce que ce vacarme là ? Le feu est-il dans ma cave ? ça devient sérieux. Djo ! Djo ! va-t-en voir la cause de cet épouvantable tintamarre. Si c'est un créancier dis-lui que je suis malade au lit ; que tu crois ma vie en danger ; mais que le docteur pense me rattrapper ; il s'en retournera satisfait c'est-à-dire avec l'espoir d'être payé tout prochainement sur ma succession. Si c'est le marchand d'huîtres, fais-le entrer, pourvu qu'il ait des cocagnes. Si c'est un mendiant, regarde dans ma poche de veste ; tu trouveras peut-être quelques sous pour lui ; s'il n'y en a pas donne lui un bon coup de pied où tu pourras pour lui apprendre à faire tant de train.